



Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

SOUVENIRS D'UN VOYAGE CHEZ LES "LILLOTS"

Suivant une coutume en passe de se transformer en tradition, je crois, nous avons répondu par l'affirmative à une invitation de nos amis de l'Amicale des Camps II du Nord et nous nous sommes rendus à Lille.

Donc, le samedi 8 décembre, une petite délégation du II C composée de notre Président MANIN, SELVES, CARBONNIER et votre serviteur arrivait dans la capitale des Flandres où, comme à l'accoutumée, un remarquable accueil lui était réservé chez le brave ami JOSSE au « Celtic », siège de l'Amicale. Un bon café de « Ch' Nord » fut le bienvenu, car le froid et le vent s'étaient arrangés pour être de la partie et nos épouses (car certaines avaient tenu à nous accompagner) avaient grand besoin d'être revigorées. Le soir, une réunion intime avait lieu avec les membres du comité directeur qui voulaient trinquer, avec une coupe de champagne, à l'amitié entre nos deux Amicales ; nous revîmes les « bonnes bouilles » de CLAUDEL, LARDEUR, BRAECKMAN dont la femme, si dévouée, est une véritable sainte, VERRIER, VALADE, et c'est dans une ambiance extraordinaire que nous levâmes nos verres.

Le dimanche matin, lors de l'Assemblée générale, une discussion amicale s'ouvrit entre le Nord et Paris et l'ami LEGROS, président du II A, qui était arrivé par le train du soir, développa les idées susceptibles de raffermir les liens d'amitié ; on essaya surtout de trouver une meilleure entente pour la vie de nos amicales et la création d'un bulletin commun, ce bulletin qui nous tient tant à cœur et qui est la source de tant de difficultés. Après un échange de vues, l'Assemblée générale fut levée pour que nous puissions nous rendre à l'église Sainte-Catherine où l'abbé DELESALLE du II D officiait. Avant l'entrée dans l'église, une grande joie nous était réservée : l'arrivée en voiture d'Elysée BURNIAUX et d'Edgar PENING que beaucoup ont connus au camp et qui venaient tout spécialement de Belgique pour participer à cette journée des camps II. Ah ! je vous assure que nous en avons évoqué des souvenirs à la sortie de la messe ou derrière les drapeaux avec lesquels nous défilâmes jusqu'au Monument aux Morts où une couronne fut déposée.

Puis ce furent l'apéritif et le banquet. Naturellement nous nous groupâmes par affinités, car, cette année nos amis du Nord, n'ayant aucune personnalité, laissaient le libre choix des places. L'excellent Byrrh (réclame non payée) de JOSSE créa, dès le départ, une fameuse ambiance.

Notre ami SELVES que tous ceux qui ont assisté à notre banquet connaissent comme le meilleur interprète de la chanson « Ha ! Ha ! Ha ! » se montra très brillant dans le « bla-bla-bla » (« N'est-ce pas, papa ? ») ; il intéressa fort l'abbé FRANÇOIS qui, pourtant, avait à son côté, en la personne de Mme BURNIAUX, quelqu'un dont le charme était plus convaincant que les « Tu m'fais confiance » de l'ami SELVES. Et pendant ce temps, notre TATAVE roucoulait auprès de la jeune Mme PENING (je te prie de ne pas



m'en vouloir, Edgar, si je dévoile cela, à présent).

Au dessert, M^e FLIPO qui présidait, fit une allocution, remerciant les uns et les autres, en particulier notre troupe parisienne et bruxelloise ; au nom de cette délégation, je le remerciai à mon tour ainsi que les camarades du Nord pour leur accueil si chaleureux et si fraternel ; je dis la joie que nous avions chaque année à venir à cette manifestation d'amitié.

Enfin, la salle fut livrée aux danseuses et aux danseurs, jusqu'à l'aube probablement car, pour notre part, nous primes congé bien avant, les uns devant regagner Paris et les autres prendre le chemin de la frontière.

En terminant, je voudrais dire combien cette journée a été pour moi comme pour mes camarades, une journée pleine de joie et d'émotions, pleine d'évocations et de sentiment. Ce coude à coude entre hommes qui ont vécu à une certaine époque déjà lointaine (le début de la captivité ne date-t-il pas de 11 ans ?) une vie de « zéros » et qui, bien qu'agés à présent et revenus à une vie difficile faite de luttes incessantes, arrivent à se retrouver, à se rassembler, à maintenir dans une certaine mesure cette fraternité conçue dans le malheur, est un véritable enseignement à l'heure où les nuages s'amoncellent de nouveau ; nous voudrions que ceux qui sont à la tête des divers navires nationaux et, de ce fait, disposent de nos vies, s'inspirent de notre union, de notre amour réciproque, de notre communauté de sentiments.

Merci les « Gars de Ch'Nord » ! Merci BURNIAUX et PENING.

Robert TARIN.

FIDÈLES AU RENDEZ-VOUS

Comme nous l'avions annoncé dans notre dernier bulletin, nous avons répondu « Présent » à l'invitation des camarades des stalags II, à Lille.

Un accueil vraiment fraternel que des mots ne pourraient exprimer qu'imparfaitement nous a été encore une fois réservé. Je ne vous dirai pas assez comment nous avons été remerciés de l'effort que nous avons fait à l'Amicale pour avoir une représentation plus nombreuse. En effet, si l'année dernière, nous n'étions que cinq à nous rendre à Lille, nous avons eu le plaisir, le 8 décembre au matin, de nous compter huit sur le quai de la gare du Nord. Et le soir, notre camarade LEGROS, président du II A et ancien du II C nous rejoignait à Lille avec son épouse.

Le dimanche, nous avions la joie de voir arriver là-bas, deux personnalités du G.P.T., Elysée BURNIAUX et Edgar PENING, si bien que même le II C belge était représenté à ce rassemblement. Ayant eu l'occasion de bavarder longuement avec Elysée lors d'un de ses voyages à Paris, je savais qu'il viendrait et je caressais même l'espoir de le voir arriver avec plusieurs autres Belges, mais, par malchance, nos amis d'Outre-Quévrain avaient leur banquet le 8, c'est-à-dire la veille de la manifestation à Lille. Il ne vint donc qu'avec PENING et leurs épouses respectives. Nous étions quand même une quinzaine tant Bruxellois que Parisiens.

Combien de souvenirs n'avons-nous pas évoqués ! Ah ! PAPON, GOREL, BUISSONNIERE, les oreilles ont bien dû vous tinter en cette après-midi du 9 décembre 1951. Et vous, abbé AUDIN, abbé BARBIEUX, Paul LELONG, vous avez également été assez longtemps sur la sellette. Il serait fastidieux de rappeler tous les noms que nous nous sommes remémorés ; certains nous échappaient, mais rares sont ceux qu'à nous tous, nous n'avons pas pu rattraper. Un souvenir par-ci, une anecdote par-là, le temps a passé sans que nous nous en apercevions. Mais nous avons décidé de nous revoir et j'ai obtenu la promesse ferme que pour notre banquet qui aura lieu, sans doute, en mars, Elysée et Edgar soient là et qu'ils emmènent un certain nombre de nos camarades belges. Comme, d'un autre côté, les Lillois nous ont donné l'assurance qu'ils feraient une descente dans la capitale à cette occasion, nous pouvons nourrir l'espoir que notre manifestation gastronomique annuelle obtiendra un succès encore plus complet que celle de 1951.

Maintenant, fidèle également à la teneur de la plupart de mes articles, il faut que je vous dise encore deux mots au sujet des cotisations. Comme tous mes camarades du bureau, je regrette qu'il y ait encore eu des défections en 1951. Voilà la fin de l'année qui est arrivée et un certain nombre d'adhérents ne se sont pas acquittés de leur dette envers l'association. Nous allons attendre l'Assemblée générale du 20 janvier et alors, si du moins la majorité de l'Assemblée nous en donne l'autorisation, nous nous mettrons à l'œuvre pour le recouvrement par la poste. Cela nous demandera beaucoup de travail, l'administration des P.T.T. fera une bonne affaire, mais nous espérons faire entrer dans notre caisse quelques milliers de francs qui ne seront pas superflus, croyez-le.

Allons ! mes chers camarades, ne vous laissez pas rappeler à l'ordre. Combattez votre négligence, et nous sommes sûrs que vous la vaincrez.

Gustave MANIN.

JOB PRES 402

ARRIVÉE A GREIFSWALD

Depuis plusieurs heures déjà la nuit avait fait son apparition lorsque le train s'immobilisa enfin.

Au cours du voyage, par les lucarnes de notre wagon, les bien placés avaient pu voir défiler des noms de villes, de stations inconnues pour nous. A tout hasard deux noms furent pointés sur mon carnet de route : Stargard et Neustettin.

Embarqués en fin de matinée au camp d'Hammerstein nous avons effectué le trajet serrés comme sardines en boîte : notre « 40 hommes, 8 chevaux » avait réussi à absorber les 63 pauvres bougres qui, maintenant en rangs par trois, attendaient, piétinant sur place, les membres engourdis.

Le contenu de chaque wagon, compté et recompté, forma bientôt une interminable colonne qui s'ébranla encadrée par nos fidèles sangsues armées.

Puis ce fut, aux portes de ce nouveau camp, une halte si prolongée, qu'une bonne partie des hommes, ne tenant plus sur leurs mollets amaigris, se laissa choir sur le bas-côté de la rue.

Un sombre silence, impressionnant et cafardeux, s'était abattu sur cette masse d'êtres et dans chaque tête se roulaient et se retournaient idées pessimistes ou suppositions engendrant la mélancolie.

Mon voisin de droite, le gouilleur Tonton au moral de fer, sans ménagement aucun, se chargea de troubler ce calme opaque.

Son inséparable flûte aux lèvres, debout au milieu de la cohorte avachie, il nous lança son refrain favori :

Allons au devant de la vie...

Cet air plein d'espérance, ironique en ces moments, monta dans le ciel poméranien et fit redresser les têtes somnolentes de ce troupeau de captifs.

Il eut aussi pour résultat de faire ouvrir volets et fenêtres des habitations voisines où apparurent d'autres têtes mi-endormies aussi mais bouffies de sommeil celles-là.

Marchons au devant du bonheur...

O ironie !...

Nos sentinelles, interrompant leurs cent pas le long de la colonne, s'immobilisèrent, comme figées, l'oreille tendue, cherchèrent sans doute à savoir si ce petit divertissement n'était pas le prologue d'un nouveau chant patriotique anti-nazi.

Soudain le brutal « Austehen » d'un « vert de gris » vint mettre un point final au récital nocturne de notre flûtiste.

La colonne se reforma en silence et enfin franchit le seuil de ce camp inconnu encore pour stationner à nouveau face aux vastes bâtiments bétonnés, anciens garages de blindés « schleuhs ».

Un dernier pointage, pour ce jour, et nous nous retrouvons dans ce spacieux hall où nous attendait une mince couche de fibre de bois sur laquelle bientôt nos corps fatigués vinrent s'affaler.

C'est encore un « Austehen » retentissant qui, au matin, vint nous tirer de notre position horizontale.

— C'est incroyable ce que l'on peut vieillir en une nuit, me déclare bonassement mon copain Polo, qui, comme tous ses compagnons, à la chevelure garnie de copeaux blancs.

Le coup d'œil sur toutes ces têtes blanchies est vraiment cocasse. Et chacun de s'ébrouer essayant de se débarrasser de ces filaments tenaces.

Puis vint la dégustation d'un moka national authentique suivi de très près du rassemblement face aux barbelés.

Fouille et nouveau délestage d'une partie de notre maigre paquetage en attendant l'heure des traditionnelles corvées.

Ainsi se passa ma première matinée au stalag II-C nouveau point de départ vers d'autres horizons peu encourageants.

Louis HOUOT.

Notre banquet...

Notre banquet annuel aura lieu sans doute comme l'an dernier, à Alfortville « Aux 3 Parasols », puisque, tous, nous avons été satisfaits la première fois. Naturellement, si nous étions trop nombreux (ceux de Lille et plusieurs Belges sont déjà décidés à être des nôtres), il nous faudrait certainement choisir un nouveau restaurant. Nous en reparlerons.

LE COIN DE L'U. N. A. C.

III

DE LA DÉSINVOLTURE A L'ILLOGISME

Nous avons précédemment exposé, dans ces colonnes, la désinvolture dont avaient fait preuve certains hauts fonctionnaires du ministère des A. C. et V. G. à l'égard de nos Amicales nationales et, par répercussion, des familles de nos camarades morts en Pologne, lors du rapatriement d'une partie des cercueils provisoirement inhumés à Dantzig et à Breslau.

Nous émettions alors l'espérance que de telles erreurs seraient désormais évitées et que la possibilité nous serait donnée de renseigner exactement et rapidement, — ainsi que nous nous en étions assigné la tâche, — les parents de nos camarades.

L'Union Nationale des Amicales de Camps, à la suite de ses protestations, dont nous avons publié le texte, a reçu, du Cabinet du nouveau ministre, la lettre suivante :

Monsieur le Secrétaire général,

A l'issue de la cérémonie de Dunkerque, vous avez bien voulu me faire part du désir que vous aviez de répondre aux demandes des familles de prisonniers de guerre dont les dépouilles sont susceptibles de compter parmi les 1.900 corps rapatriés récemment de Pologne.

A cet effet, vous sollicitez la communication de la liste des dépouilles transférées.

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il ne me semble pas possible de répondre au désir que vous avez bien voulu exprimer.

Outre les difficultés rencontrées pour établir en de nombreux exemplaires une liste très précise quant à l'état civil des décédés, vous n'ignorez pas que mes services ont seuls qualité pour aviser les familles du retour des corps de leur parent. Les renseignements précis qu'ils possèdent leur permettent d'écarter les possibilités d'erreurs qui ne manqueraient pas de se produire si des organismes étrangers à l'Administration se proposaient de répondre aux demandes des bénéficiaires de la loi du 16 octobre 1946.

Toutefois, le Service des transferts de corps ne manquera pas de répondre sur-le-champ aux demandes que vous pouvez lui adresser même téléphoniquement.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire général, l'assurance de ma considération distinguée.

Malgré notre désir de ne pas prolonger des commentaires, pénibles en semblable circonstance, force nous est de constater l'illogisme d'une telle réponse.

Tout d'abord, il ne nous semble nullement impossible d'établir « une liste très précise quant à l'état-civil des décédés » ; d'autre part, il n'apparaît pas qu'il y ait besoin de si « nombreux exemplaires » étant donné que les associations susceptibles de les utiliser peuvent se compter sur les doigts d'une seule main.

Par ailleurs, nous comprenons mal que les « possibilités d'erreurs » soient moins grandes du fait que l'on transmettra à ces associations les renseignements au compte-gouttes au lieu de les leur communiquer globalement.

Nous avons, nous, — ce que l'on ne saurait malheureusement dire toujours de l'Administration, — un trop grand respect des familles de nos morts et de leur deuil douloureux pour répondre à la légère à leurs questions ou pour lancer des informations erronées en cette matière.

AVIS

Les permanences hebdomadaires auront lieu dorénavant le vendredi au lieu du mardi.

Et nous persistons à croire que, si la sacrosainte Administration, — à laquelle nous ne sommes nullement contrits d'être « étrangers », — avait usé de notre concours bénévole, bien des malencontreux événements auraient été évités.

En premier lieu, la manifestation de Dunkerque aurait été organisée, — si nous avions eu voix au chapitre dans sa préparation, — sur le plan national et aurait revêtu le caractère de large hommage que méritaient bien nos camarades morts pour la France.

Par la suite, nos Amicales et leurs ramifications locales auraient pu, avisées à temps, participer aux cérémonies d'inhumation de chacun des corps, avec des délégations plus importantes.

Enfin, et ce n'est pas le moins important à nos yeux, les familles ne seraient pas restées dans l'incertitude pendant des jours, voire des semaines, pour être finalement avisées au dernier moment, — sans avoir le temps de prévenir des parents domiciliés parfois fort loin, — du retour de l'être cher.

Mais de tout cela n'ont sans doute guère cure les « services qualifiés ».

*
**

Pas davantage, ils n'ont eu cure des répercussions morales que pouvait avoir le peu d'éclat donné à la cérémonie de Dunkerque.

Celle-ci étant purement locale, aucun représentant diplomatique de Varsovie n'y participait en dehors du consul de Pologne qui, au surplus, semblait avoir été complètement délaissé par les autorités.

Et pourtant il faut souligner, — quelles que soient les divergences de doctrines politiques existant actuellement entre nos deux pays, — que c'est le gouvernement polonais qui a non seulement offert gracieusement les terrains, mais également assumé tous les frais d'aménagement des cimetières de Gdansk (Dantzig) et Wroclaw (Breslau).

En particulier, celui de Gdansk, merveilleusement situé dominant la ville et la mer, — ainsi que nous l'expliquait récemment notre camarade Hory, du III-C, dont on connaît le rôle efficient dans les travaux de la mission de recherches, — ce cimetière de Gdansk a nécessité l'aplanissement du sommet d'une colline ainsi que la création d'une belle voie d'accès, le tout entraînant la dépense d'un certain nombre de millions de zlotys.

Outre que le geste valait bien une place d'honneur au représentant de la Pologne, il eût été décent que nos Pouvoirs publics se montrent au moins aussi généreux dans la célébration des morts pour la France que le gouvernement de Varsovie l'avait été dans la création des sépultures destinées aux enfants d'une autre nation.

MARCEL-L.-C. MOYSE.

... Pour vous mesdames

En tant que Président de l'Amicale de votre époux, je me permets de vous demander de vouloir bien l'autoriser à venir à notre Assemblée Générale, le 20 janvier. Peut-être réussirons-nous à le décider à assister à notre banquet auquel, j'en suis sûr, il ne manquera pas de vous emmener. Vous verrez que vous ne le regretterez pas et vous vous direz en nous quittant : « Ces anciens « gefangs » sont quand même sympathiques et charmants ».

Merci beaucoup d'avance, Madame, et au plaisir de faire votre connaissance.

G. M.

DANS NOTRE COURRIER

Notre camarade Louis JONQUET envoie « bien le bonjour à tous » et il ajoute : « et surtout à MIRONDON, le bon copain ».

Voilà qui est transmis mais je doute que MIRONDON soit touché par cette adresse. Le nom n'aurait-il pas été dénaturé, par hasard, mon cher JONQUET ?

Alexandre TEBOUL nous écrit :

« Je reçois *Entre Camarades* régulièrement et je le trouve toujours très intéressant », et il ajoute qu'« il espère que nous continuerons sa parution le plus longtemps possible ».

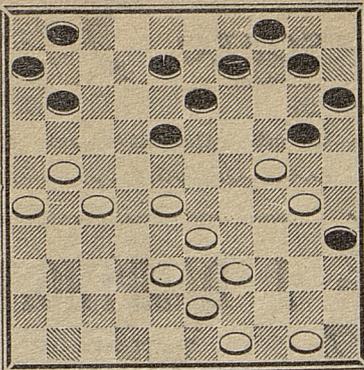
Nous te remercions, TEBOUL, mais, pour notre part, nous ne sommes pas contents de notre cher *Entre Camarades* ; nous le trouvons trop maigre, trop étrié, en un mot trop peu nourri. Nous continuerons sa parution, c'est sûr, mais nous le voudrions précisément beaucoup plus intéressant. Cela ne tient d'ailleurs qu'à la bonne volonté de quelques-uns. Allons ! les rédacteurs en puissance, à vos stylos !...

Par ailleurs, mon cher TEBOUL, Tatave MANIN a pris dans ta lettre ce qui lui revient.

Dans une lettre adressée à MANIN, Elysée BURNIAUX, de Bruxelles, envoie son « meilleur souvenir » et ses « bonnes amitiés à tous les anciens du II-C ». Il regrette de ne pas avoir rencontré les camarades lors de son passage à Paris.

LE SECRETAIRE.

JEU DE DAMES



CHRONIQUE N° 23

Problème n° 23, par M. G. Aribat (mort, fusillé par les Allemands).

Les blancs jouent et gagnent.

Solution du n° 22, par Pierre Ghestem.

- 30.24 (20 × 29) forcé sur (19 × 30) les blancs gagnent 1 pion.
- 27.22 (18 × 27).
- 32 × 21 (23 × 41).
- 21.17 (11 × 22).
- 42.37 (41 × 32).
- 38 × 20 (15 × 24).
- 36.31 (26 × 37).
- 48.42 (37 × 48).
- 39.34 (48 × 30).
- 25 × 5 gagnent.

NOUVELLES

Damier parisien. — Le championnat de Paris 1952 est commencé depuis le 3 novembre, sont engagés : Excellence. — Serf, Guyot, Pérot, Masson, Pontet, Dionis, Bullas, Malfray, Aubier et King.

Promotion. — Magis, Lanery, Rouquette, Rey, Foucault, Bertrand, Nicolas, Brokman, Seuret, Alexandre, Lebret.

1^{re} Division. — Jupin, Dugas, De Grazia, Le Dantec.

2^e Division. — Guillemin, de Bruxelles, Candelier, Lelièvre, Dequen, Leblond.

Pierre PEROT.

DEMANDE D'ADRESSE

Quelqu'un pourrait-il fournir à notre camarade Jean BRUNIER, l'adresse de BORDAIS André, du kommando XIII/259, à Möringen, près Stettin. Merci beaucoup d'avance.

LISTE DES CAMARADES

ayant payé leur cotisation depuis la parution du dernier bulletin

Paul COLAS,	Charles PLANES,
Elysée BURNIAUX,	Alexandre TEBOUL,
Pierre MICHEL,	Jean BRUNIER,
Jean THOREAU,	Raymond MAITRE,
Louis ARMAND,	Georges LHEMANN.

LES NOMADES

“ Souvenirs de captivité et évasions ”

par Georges PILLA (Suite)



Un arrêt. Le garde est remplacé. Celui-ci ne se sent pas très rassuré, isolé qu'il est au milieu de quarante hommes qui pas sent pour des « durs ». Peut-être a-t-il peur d'être assailli dans l'obscurité car, dès que la porte est refermée, il prend une bougie et l'allume. Cette clarté, pourtant faible, est gênante, il n'y a donc qu'à la supprimer. Une capote enlevée avec force gestes, suffit pour éteindre la bougie et la faire tomber. A notre grande satisfaction, nous constatons que le Schleuh ne peut la rallumer, ni la faire tenir droite par le fait des cahots. Lorsqu'il réussira, enfin, au prochain arrêt, nous l'éteindrons de nouveau.

Deux heures plus tard, le train s'arrête un moment à Ingolstadt. Notre « Frisé » est relevé. Quelle délivrance cela doit être pour lui ! Au milieu de nous, il n'était vraiment pas tranquille. Son remplaçant, lui, a l'air complètement amorphe. Il va falloir employer une autre tactique. Si nous essayions de l'endormir... Le poêle est bourré jusqu'à la gueule ; si la chaleur ne le fait pas sombrer dans le sommeil, elle l'abrutira tout au moins. Le résultat dépasse nos espérances : c'est tout juste si, au bout d'un moment, nous ne l'entendons pas ronfler.

Profitons-en. Dans le bout du wagon, nous nous affairons. Bon sang ! comme c'est dur. Avec ce misérable couteau-scie, le travail n'avance pas vite. Quelques minutes de labeur suffisent pour que nos bras deviennent douloureux et que la sueur nous inonde : il fait tellement chaud. Mais, ce n'est pas le moment de s'arrêter.

Et la nuit passe, une sentinelle remplaçant l'autre. Regensburg est dépassé. Le jour va bientôt se lever et le trou n'est pas terminé. Nous travaillons « au forcing ».

Huit heures : le train stoppe. Nous avons échoué car nous sommes au terminus dans un endroit nommé Parsberg. La mort dans l'âme, nous descendons du wagon. Dire qu'il ne restait plus que quelque vingt petits centimètres à scier... Nous nous sommes fatigués à travailler, enroulés à force de brailler pour rien ; mais, nous avons la mince consolation d'avoir quelque peu détérioré un wagon du Grand Reich.

Le rassemblement se fait sur le quai et les gardiens passent une dernière inspection. Le nôtre

revient, l'air furibond ; il a dû s'apercevoir de notre tentative, mais il se garde bien d'en souffler mot. Il a d'ailleurs tout à gagner à se tenir coi.

La colonne s'ébranle sur une route enneigée et il y a 18 kilomètres à parcourir, avec des montées et des descentes. Nous sommes en Haute-Bavière, pays fort montagneux. Les sapins frangés de blanc ne sont pas désagréables à regarder mais la route est fangeuse et nous pataugeons comme des canards dans des flaques d'eau glacée. Avec mes bonnes bottes, je suis assez bien loti mais certains de mes camarades dont les chaussures sont percées ont lieu de se plaindre et ne se privent pas de traîner aux gémonies l'Allemagne et les Allemands ; les imprécations, les malédictions fusent de toutes parts.

Les sentinelles se montrent assez agressives et nous rudoient sans vergogne. Une altercation surgit même entre l'une d'elles et un de nos camarades. Le Boche pointe sa baïonnette ; le Français se saisit d'une grosse pierre. Instinctivement, nous nous groupons autour de notre compagnon. L'Allemand capitule, peut-être devant notre air décidé. Un sous-officier intervient, adresse une semonce au gardien et l'ordre se trouve rétabli.

Dans l'après-midi, nous arrivons à destination, au stalag 383, près du village d'Hohenfels. Dans ce camp se trouvent déjà des Juifs étrangers, engagés en 39-40 dans l'armée française ; il y a également quelques compatriotes. Nous sommes les premiers évadés à venir ici ; par la suite, d'autres convois suivront qui porteront l'effectif à près de sept cents.

D'après les premiers « tuyaux », la discipline n'est pas très sévère, mais la nourriture laisse à désirer. La fouille demande beaucoup de temps, ce qui soulève pas mal de protestations parmi ceux qui ont les pieds mouillés. Enfin, une baraque nous est affectée : c'est une écurie militaire de campagne, en bois, pouvant contenir près de deux cents hommes. Comme rien n'a été préparé préalablement, il nous faut aménager notre nouveau logis, c'est-à-dire y apporter paille, paillasse, couvertures. Ce que nous faisons en premier lieu, c'est monter et allumer les quatre poêles.

Quelques heures plus tard, le plus gros de l'installation est fait. Après la soupe du soir, nous nous partageons le produit d'une collecte faite parmi les anciens légionnaires qui ont voulu montrer qu'ils étaient solidaires des Français. Nous ne tardons pas à nous coucher, car le voyage en wagon et les 18 kilomètres à pied ont eu raison de bien des énergies.

Les jours suivants, nous faisons plus ample

connaissance avec le camp. Ici, l'élément dominant, c'est la boue. Les passages entre les baraques sont littéralement liquéfiés sur une profondeur de plus de trente centimètres, à tel point qu'on a été obligé de mettre de grosses pierres pouvant constituer des espèces de gués. Malheur à qui perd l'équilibre !

Les bois d'alentour sont couverts d'une couche de neige dont l'épaisseur augmente de jour en jour, semblant isoler de plus en plus le camp du reste du monde. Cette nature sauvage n'est pas sans grandeur : j'évoque Jack London, le Grand Nord, Croc-Blanc. On s'attendrait presque, à voir sortir de la forêt, une horde de caribous poursuivis par des loups.

La première semaine est marquée par l'évasion d'une vingtaine d'hommes, mais tous sont repris aussitôt. Il est vrai que la situation du camp rend les escapades difficiles : il est en effet situé à peu près au centre d'un immense terrain de manœuvres où s'exercent journellement une multitude de soldats feldgrau. Comment échapper aux regards si l'on est habillé avec des vêtements de prisonniers ou même en civil ? Il faudrait pouvoir se procurer un uniforme schleuh. Toutefois, il faut compter de six à dix tentatives de fuite par semaine. Aucune ne réussit. Pour ma part, j'attends d'avoir suffisamment d'atouts en mains.

L'atmosphère du camp est gaie et chaude. Nous nous entendons bien, nous passons nos soirées aussi agréablement que cela se peut dans notre situation. Les poêles sont abondamment pourvus en combustible, rapporté dans la journée par les travailleurs. Il y a en effet des travaux à effectuer hors du camp, mais il est relativement facile de « resquiller » et il faut compter environ le tiers de l'effectif inoccupé. L'infirmerie est naturellement au complet.

De plus, ceux qui partent en corvée n'en font pas plus qu'ils ne veulent. D'ailleurs, ils ne sont employés qu'à des travaux inutiles. On a l'impression que les Allemands nous ont relégués dans ce camp d'où il est difficile de s'évader pour débarrasser les stalags de notre indésirable présence.

Je me suis associé à une petite équipe de bons camarades : il y a Dassorville, Parisien, peintre en bâtiments et as du banjo, Séguin, dessinateur en publicité et Parisien également ; Pisan, d'Elbeuf, armurier ; Defretin du Nord et Mæzelle, d'Epernay. (Plus tard, en mai 44, celui-ci s'évadera en compagnie d'un Anglais et tous deux iront se réfugier pendant quelques jours chez ma mère à Paris.)

Tous, nous n'avons qu'un but : fuir. Tous, nous travaillons à le poursuivre. Le soir, il est amusant de voir chacun s'ingénier à parfaire sa préparation. Dans un coin, les uns fabriquent des boussoles avec des morceaux de lames de rasoir ; plus loin, d'autres se confectionnent des vêtements civils ; sur l'un des poêles, une bassine d'eau chauffe : elle servira à la teinture (mine de crayons fus-chine) ; sur un lit, un groupe reproduit à x exemplaires une carte de la région dérobée à la « Kommandantur » lors d'une corvée. (à suivre.)



Bernard DUBOIS

5, rue Corneille
MONTLUÇON
(Allier)

détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de gros est à la disposition de tous les camarades commerçants.

Les camarades non détaillants peuvent le consulter pour eux et leur famille. Expédition par poste.

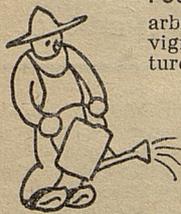
Cherche fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Lui envoyer offres et échantillons.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès,
PARIS (19^e)
(Métro Porte-de-Pantin)



Pour toutes vos plantations
arbres fruitiers, chênes truffiers,
vignes de cuve, raisin de table, boutures
et racines, griffes d'asperges,
adressez-vous à

ROL René

Pépinieriste
BORRÈZE, par TERRASSON
(Dordogne)

qui fait des prix
exceptionnels à tous les anciens prisonniers

Camarades qui désirez du Champagne
de 1^{re} qualité



Demandez le **CHAMPAGNE**

Jean LEGRAS

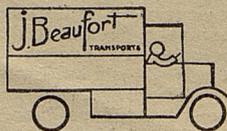
2, rue de l'Allée, CHOUILLY
par ÉPERNAY (Marne)

Livraison à domicile

BEAUFORT Julien

TRANSPORTS

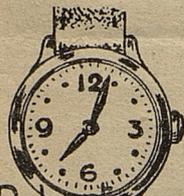
IANVILLE (E.-et-L.)



BIJOUTIER - JOAILLIER
Fabricant

2, r. du Bourg-l'Abbé
PARIS (3^e)

(Réaumur-Arts-et-Métiers)
Tél. : TUR 49-10



Robt Legros
ex RG du IC et IA

Bagues - Clips
Bracelets-montres
Transformations - Réparations
Prix de fabrique aux Ex-P.G
et à leurs familles.

AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour 1951. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1951 que vous collerez sur votre carte (si vous le désirez).

Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité.
Merçi.

Hôtel de France

MONT-LOUIS (P.-O.)
1.600 m. d'altitude

J. ESCARO

Propriétaire

Téléphone 20

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort



J. DAMPFHOFFER

TAILLEUR

71, rue Royale, 71
VERSAILLES (S.-et-O.)

TIMBRES

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, 7
PARIS (20^e)



GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8
PARIS (XI^e)

ELLE SOURIT MALGRÉ LE TEMPS MOROSE...

Si, comme elle, vous voulez
braver la pluie, notre camarade



CORNU

63, boulevard Sébastopol
PARIS (4^e)

se fera un plaisir de vous fournir un
impermeable pratique et élégant



PÊCHE ET SPORTS

124, rue Nationale
PARIS (13^e)

5 % de remise
aux ex-P. G.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

Impr. Paris. Réunies (Raymond Séguin, Directeur général)
10, rue du Faubourg-Montmartre, Paris (9^e).

CAMARADES QUI VOYAGEZ,
n'allez pas en Touraine
sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvotte
TOURS (Indre-et-Loire)



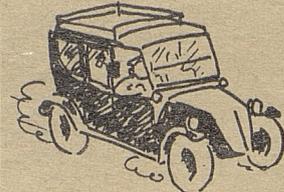
Vous l'avez belle...

Si vous visitez Nancy

Téléphonez à

GOREL

Vous aurez un taxi
Tél. 45-45 et 64-14

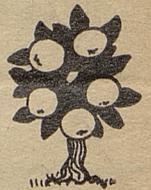


Pour avoir une belle récolte,
une belle coupe d'arbres fruitiers
et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

Antoine SELVE

22, rue de la Barrère, 22
ILLE-sur-TET (Pyr.-Orient.)



CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons
cuits pour Paris et Banlieue

Prix intéressants!

Pour tous renseignements,
s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE (Loiret)

JOSÉ

95, rue St-Dominique
PARIS-7^e

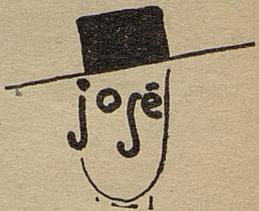
Spécialiste des bas

Ses chemisiers,

Ses lainages,

Sa lingerie

donnent satisfaction
à la femme la plus exigeante !



Si vous rencontrez un ancien camarade
du IC qui ne soupçonne pas l'existence
de notre Amicale, donnez-lui notre
adresse ou faites-nous connaître la sienne
nous lui enverrons un spécimen de notre
journal et une fiche d'adhésion.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez
le chercher un jour à notre permanence
du mardi.

Prix imposé :

A l'Amicale . . . 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.